

Fiche technique

USA - 2003 - 1h56

Réalisation & scénario :

Nathaniel Kahn

Image :

Bob Richman

Montage :

Sabine Krayenbühl

Musique :

Joseph Vitarelli

Interprètes :

Nathaniel Kahn

Edmund Bacon

Louis Kahn

My architect a obtenu la Médaille d'argent du meilleur documentaire long métrage et le Prix du Public au festival international de Philadelphie 2003. Il a également été nommé pour l'Oscar du meilleur documentaire en 2004.



Résumé

Louis Kahn s'inscrit comme l'un des plus grands architectes du XXe siècle. Il construit des œuvres monumentales à dimension universaliste et d'une grande élévation spirituelle. Sa vie, à l'image de ses édifices, fut chargée de mystère. Lorsqu'il succomba à un infarctus, dans les toilettes pour hommes de Penn Station en 1974, les nécrologies précisaient qu'il laissait une épouse, Esther, et une fille, Sue Ann. Mais il apparut que Kahn avait mené quatre vies à la fois : son travail, sa famille officielle, ainsi que deux autres femmes et les enfants qu'elles lui avaient donnés. Nathaniel Kahn, fils de Louis Khan et d'Harriet Pattison, une architecte paysagiste, avait

onze ans quand son père mourut. Agé de 39 ans aujourd'hui, il revient sur les traces de son père à travers ce portrait intime d'un homme complexe et fascinant.

Critique

(...) Né en 1901 en Estonie, immigré à Philadelphie à l'âge de 4 ans, Louis Kahn gagne sa vie en donnant des cours de dessin et en jouant du piano dans les salles de cinéma muet. Diplômé en 1924, ce juif inconnu et pauvre connaît mille difficultés à s'imposer dans une profession réservée à des gentlemen protestants. Il devient professeur d'architecture à l'université de Yale. Après un voyage en Grèce, à Rome et en Egypte, il trouve dans les sites

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

antiques ce qui manque à l'esthétique d'acier et de verre du modernisme : la monumentalité et le mystère.

Commence alors, tardivement, l'irrésistible ascension d'un architecte voué à l'élévation spirituelle. Il construit la Yale Art Gallery, puis les Richards Medical Towers, la First Unitarian Church. Le Salk Institute for Biological Studies, en Californie, est considéré comme son premier chef-d'œuvre. Louis Kahn réalise la fusion d'une sagesse, d'un humanisme à l'ancienne et des techniques modernes de construction. Il utilise des matériaux simples (la brique, le béton), cherche la symétrie et révolutionne l'art de construire des immeubles en privilégiant la lumière naturelle.

On lui doit aussi la Exeter Library, le Yale Center for British Art et le magnifique Kimbell Art Museum, au Texas, que beaucoup considèrent comme le plus beau musée construit au XXe siècle. Ses dernières années sont marquées par une attention grandissante au paysage et au site.

Louis Kahn désirait réaménager sa ville natale, Philadelphie. Il en fut empêché, sans doute à cause de sa judéité et de son caractère incontrôlable, mais aussi parce que ses ennemis jugeaient ses idées «utopiques, impraticables» : il voulait changer la vie. Il se consacre alors à deux gigantesques projets : l'Indian Institute of Management d'Ahmedabad, en Inde, et le monumental Capital Complex de Dacca, au Bangladesh. Les dirigeants musulmans du Bangladesh le considèrent comme l'architecte de la capitale du pays, mais aussi comme celui de leur démocratie naissante. Nomade dans l'âme, Louis Kahn avait également commencé à concevoir une synagogue pour Jérusalem.

Telle est la carrière peu conventionnelle de ce «mystique qui ne parlait pas le jargon du business». Mais la vie de Louis Kahn recèle d'autres énigmes dont son fils, auteur de ce documentaire, tente de trouver les réponses au fil de sa visite des célèbres constructions, et en questionnant des témoins. L'aspect technique et artistique du travail de Louis Kahn est même un peu négligé au profit de la quête intime.

L'œuvre d'un homme s'explique-t-elle par les secrets de sa vie ? C'est en tout cas le pari que fait Kahn le fils pour s'approcher d'un père qu'il a à peine connu. Celui que l'on surnommait «Scarface» à cause des brûlures sur son visage durant son enfance en Estonie, avait une triple vie. Marié à Esther Israeli en 1930 et père d'une fille, Sue Ann, il a une liaison dans les années 1950 avec Anne Tyng, une jeune et brillante décoratrice qui lui donne une seconde fille, Alexandra, puis, dans les années 1960, avec Harriet Pattison, l'architecte de jardins qui travaille dans son cabinet, mère de Nathaniel. Ses visites à ses maîtresses sont imprévisibles et fugaces.

En fait, l'investigation du fils bâtard est une quête de soi. Il traque un fantôme afin de dissiper la douleur d'une absence, capter un fil émotionnel, pacifier une famille déchirée. La mort de Louis Kahn, architecte, est double prétexte à ce film rétrospectif et introspectif. Pour Nathaniel Kahn, la reconnaissance tardive d'un père est indispensable pour se construire une identité ; elle coïncide avec la naissance d'un cinéaste.

Jean-Luc Douin

Le Monde 13 octobre 2004

Portrait d'un architecte américain, Louis Kahn, par son fils... L'accroche vaut le détour car, sans avoir beaucoup bâti, Louis Kahn (1901-1974) jouit dans les milieux architecturaux d'une réputation culte, à l'instar d'un Mies Van der Rohe ou d'un Le Corbusier. Le film éclaire son parcours et sa carrière d'enseignant charismatique par les jugements de ses confrères (Philip Johnson, Pei, Frank Gehry...) et la visite de ses principaux édifices, dont le Salk Institute en Californie, le Kimbell Art Museum au Texas, le capitole de Dacca au Bangladesh. (...)

Celui-ci avait 11 ans quand son père est mort, seul, dans les toilettes de Penn Station, au retour d'un voyage au Bangladesh. Il avait apparemment barré, sur son passeport, l'adresse du domicile qu'il partageait avec sa femme, Rachel. La police mit quatre jours à identifier le cadavre. Dans les rubriques nécrologiques, le petit Nathaniel chercha en vain la mention de sa propre existence. Car Kahn n'était pas marié avec sa mère, conservant une femme et une fille légitimes. Mais encore une autre famille : trois enfants au total, de mères différentes. Quatre vies, en comptant l'architecture qui occupait le plus clair de son temps. Tout était absolument cloisonné.

Si certains le révèrent comme un génie, d'autres, membres de ses parentèles, le tiennent pour un parfait raté (et ne se privaient pas de le dire à son fils). Comment se vivait-il, lui, l'architecte juif dont Philadelphie, sa ville, ne voulut pas et qui mourut ruiné en travaillant avec passion au bout du monde ? Nathaniel Kahn mène l'enquête avec une maladresse d'écorché, usant de la caméra pour interroger le mystère d'une vie et d'une mort qui a signé sa propre exclusion...

Quand, aux derniers plans, on découvre, grandiose, le capitole de Dacca, la majesté mystérieuse parvient à éclairer mieux que des mots, rendant justice au père tout en apaisant le cœur du fils...

Ange-Dominique Bouzet
Libération 13 octobre 2004

L'avis de la presse

Télérama

Jacques Morice

Ce documentaire est passionnant, parfois drôle. Et souvent poignant. Combinant légende et réalité, le fils réussit un joli coup, enrichissant pour lui-même comme pour le spectateur. **My architect**, autrement dit celui qui m'a construit, fût-ce en creux, c'est plutôt bien vu comme définition du père.

TéléCinéObs

Une recherche du temps et de l'art perdus qui éblouit le regard autant qu'elle serre le cœur.

Les Inrockuptibles

Jean-Baptiste Morain

La grande vertu de ce film poignant et passionnant de bout en bout, qui ne propose pas de réponses toutes faites, ne cherche pas à enfermer son sujet dans un cadre ou des clichés, ou poser son père comme un génie ou une canaille, c'est la pudeur (...).

Aden

Evidemment psychanalytique mais sans céder aux raccourcis faciles, la quête intime est si étudiée que Nathaniel Kahn réussit à en faire une véritable œuvre. La sienne.

L'Humanité

Vincent Ostria

Radiographie détaillée de cet audacieux constructeur, pionnier

du béton brut, qui alliait travail et plaisir, semant les rejets sur son parcours. Édifiant.

Première

Gaël Golhen

My architect est un film complexe : le journal intime, la quête de soi, le road-movie, et la réflexion sur l'art s'entrecroisent dans une fragile harmonie. Toute l'intelligence du cinéaste réside dans sa capacité à glisser insensiblement d'un genre à l'autre à la poursuite de sa chimère.

Positif

Eithne O'Neil

Ce film s'avère moins un questionnement labyrinthique qu'une célébration du créateur.

Ciné Live

Xavier Leherpeur

Un «A la recherche du père perdu» pudique et bouleversant.

Studio Magazine

D'apparence froid et austère, le travail de Nathaniel Kahn révèle une sensibilité empreinte de mysticisme et un sens de l'épure incroyable. Une enquête passionnante.

Entretien avec le réalisateur

(...) Etait-ce le genre de film que vous saviez que vous finiriez par faire un jour, mais que vous aviez repoussé ?

Non, je tentais juste de le faire d'une autre façon. J'ai écrit un scénario sur un fils qui découvre que son père, qu'il pensait mort ne l'était pas – ce qui, bien sûr, a toujours été un fantasme. Cela se sent tout le long du film. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais vraiment cru à la disparition de Lou.

Je le cherchais toujours dans la foule. Si je voyais un homme aux cheveux blancs tourner à un coin de rue, je pensais qu'il pouvait s'agir de lui.

Vous avez beaucoup de documents sur votre père. Où les avez-vous trouvés ?

La source principale fut le Musée d'Art Moderne. Ils ont toute une collection de films tournés par Hans Namuth et Paul Falkenberg, qui a fait un film sur Lou quand il était encore vivant. Peter Namuth, le fils d'Hans, et le MoMA nous ont généreusement permis de nous servir de ces prises.

Vous saviez ce que contenaient ces films ?

Non. Un matin, cinquante bobines sont arrivées. Mes producteurs et moi les avons inspectées et montées bout à bout. Et ce fut comme un matin de Noël ! Un autre réalisateur aurait sans doute sélectionné des bouts de film où Lou parle si bien d'architecture. Mais ce qui m'intéressait, c'était sa façon de bouger, de marcher, de parler ; je voulais capter les moments où il semble perdu, toutes choses qui révèlent sa personnalité. Je n'ai pu résister à l'envie de montrer ces choses-là. On y voit Lou un peu comme un fantôme. C'est quelqu'un qui surgit et qui, le moment d'après, disparaît. On le voit surtout par à-coups, ce qui se rapproche de la vision que j'avais de lui. En un sens, ce film était une manière de le conjurer, de le ramener des morts pendant deux heures. Il y a une scène, vers la fin, qui est celle que je préfère. La caméra entre par la fenêtre. Lou est assis à une table, en train de dessiner. Lorsqu'il croise les mains, on voit qu'il a les doigts tachés de fusain. Puis la caméra s'approche de son visage. Pour moi, c'est mon père ! C'est l'ima-

ge saillante de Lou. Il venait de cet îlot estonien – où il fut grièvement brûlé au visage quand il était enfant, où il s'était défiguré lui-même – et son médium préféré était le charbon de bois ! Il ne s'est jamais éloigné de cette sensation viscérale : «Ça, c'est la couleur ; je mets de la couleur sur ce bout de papier.»

L'une des choses que j'ai aimées dans votre film, c'est que la narration n'est ni littérale ni strictement chronologique.

Les documentaires plus thématiques utilisent souvent les gens comme autant de voix récurrentes. On interviewe huit ou dix personnes puis on les manipule. C'est un style assez convenu mais très efficace sur le plan intellectuel. Mais au plan émotionnel, c'est tout à fait inefficace, car dans un voyage, jamais quelqu'un qu'on a rencontré un an plus tôt ne se met soudain à vous raconter des histoires. Il y a une unité de lieu et de temps. Je n'ai rencontré Philip Johnson qu'une fois. Toutes les scènes où il figure, tous les moments que j'ai pu utiliser, sont situés dans le même lieu, la Maison de Verre. J'ai rencontré Moshe Safdie dans le désert, et au lieu de dire : «Essayons de trouver un beau décor car j'ai l'intention de vous montrer à l'écran dans plusieurs parties du film», nous nous sommes contentés de faire une petite marche dans le désert. C'est l'une de mes scènes favorites car elle a été faite en une seule prise. Nous avons discuté, un après-midi, et c'était fini. C'est ainsi qu'est la vie, la plupart du temps. Et c'est ainsi, je pense, que se sont déroulées les rencontres de mon père.

Comment votre vision de votre père a-t-elle évolué durant le tournage ?

J'ai toujours trouvé ses édifices monumentaux et magnifiques, mais je dois avouer que je ne m'en sentais guère proche quand je les ai découverts. Mais en les revisitant – et plus tard en les filmant – j'ai profondément ressenti la force de l'imagination qui avait été investie en eux. Voilà un architecte qui posait des questions comme : à quoi va ressembler cet immeuble quand il pleuvra ? Quelle sensation cette pièce donnera-t-elle si je m'assois ici, dans ce coin ? Il faut se mettre à penser à ses ouvrages comme à des actes permanents d'imagination. Je me suis senti très en phase avec lui en l'imaginant en train d'imaginer ces lieux. (...) Extraits d'un entretien réalisé par Martin C. Pedersen pour le Metropolis Magazine, juin 2003.

Le réalisateur

Nathaniel Kahn grandit à Philadelphie et suit ses études à la prestigieuse université de Yale grâce à une bourse ; c'est là qu'il obtient le Gordon Prize pour son travail de metteur en scène de théâtre. En 1989, Kahn écrit et dirige une pièce, *Owl's Breath*, qui est ensuite montée dans une salle indépendante, «off-Broadway». En 1992, il co-écrit **The room**, un court métrage de fiction sur un petit garçon dont la chambre s'écroule d'un immeuble. **The room** fut programmé au Festival de Sundance

et gagna un prix au Festival de Cannes. Très engagé dans l'écologie, Kahn a également passé plusieurs années, dans le cadre de Miranda Productions, à travailler sur des documentaires, dont **My father's garden**, sélectionné au Festival de Sundance et diffusé par Sundance Channel, ainsi que **Wilderness : the last stand**, diffusé par la chaîne culturelle PBS, et qui fut nommé pour un Emmy Award. Après plusieurs années de bouclage financier, il peut s'embarquer dans la réalisation de **My architect**, son premier long métrage.

Dossier de presse

Filmographie

documentaire pour la télé
Wilderness : the last stand

courts métrages en-corréalisations
The room 1992
My father's garden

long métrage
My architect 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse
Cahiers du Cinéma n°594
Positif n°524
Fiches du Cinéma n°1764/1765

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com